

I

Cette histoire de babouin, ça ferait un excellent sujet de livre. Je l'ai toujours pensé, mais chaque fois que j'en parlais, on me disait « Ça ne vaut pas un clou. La vie d'un singe n'intéresse personne, en dehors de quelques amis forcenés des bêtes. En plus, tu vas te ridiculiser. On va croire que c'est ta vie que tu racontes. »

C'était bien ma vie que je voulais raconter. Une façon de montrer le dérisoire de l'existence. Personne, et moi le premier, ne vaut plus qu'un singe. Trente ans, cent ans, nos éphémères passages sur terre reviennent à peu près au même. Une poussière de secondes à l'échelle du temps. Nous glissons discrètement.

Cependant les arguments ont eu raison de moi. Je me suis rendu à l'évidence. Aucun intérêt. Rien, que dalle. J'ai renoncé à mon histoire de babouin, renvoyé les choses à plus tard, c'est-à-dire à jamais. J'ai écrit d'autres bouquins.

Et puis, l'autre jour, Clint Eastwood, le grand Clint Eastwood, est venu à mon secours. Au cinéma, c'est un acteur que j'aime bien, même

s'il a joué parfois des rôles de policiers un peu fascistes. Le réalisateur qu'il est devenu, j'aime bien aussi. Voilà pourquoi à la médiathèque, j'ai emprunté le DVD de « Pleins Pouvoirs », un thriller politique, comme c'est écrit sur l'étiquette.

Avec ma femme Chantal, nous l'avons regardé le soir même. Déception. L'idée de départ est bonne. Un cambrioleur de haut vol décide de finir sa carrière par un casse exceptionnel : celui de l'hôtel particulier d'un des hommes les plus riches et les plus influents des États-Unis. Le cambriolage réussit, mais juste au moment de s'esquiver, planqué dans une encoignure, il assiste au meurtre sauvage d'une femme et l'auteur de ce meurtre n'est autre – stupéfaction ! – que le Président des États-Unis. Le voleur décampe prestement, mais laisse quelques traces. Dès lors, il devient la cible des services secrets américains qui le traquent dans tous les coins. Rassurez-vous, il s'en tirera à son avantage, même si sa fille se retrouve à l'hôpital, salement amochée.

Le problème, c'est que le réalisateur Clint Eastwood a perdu les pédales à la moitié du film. Du n'importe quoi. Son héros – lui en vedette dans le rôle, on n'est jamais mieux servi que par soi-même – devient une sorte de superman qui trompe toutes les polices des États-Unis en évoluant partout où il veut. Le plein délire. Pas crédible du tout et, de ce fait, peu intéressant. Bref, un demi-navet.

Alors, pour revenir à mon histoire de singe,

je me suis dit: puisqu'avec un bon scénario de départ, on peut faire un mauvais film, pourquoi avec un sujet qui ne vaut pas un clou ne ferait-on pas un bon bouquin? Merci Clint Eastwood! Ma femme n'a pas trouvé le raisonnement très convaincant, moi non plus d'ailleurs, mais j'aime bien les paris stupides.

Bon, reprenons le fil de notre histoire. Le héros du livre est un singe, un babouin. Selon le dictionnaire, le mot vient du fait qu'il a des lèvres proéminentes, des babines qu'il remue tout le temps, qu'il gonfle et qu'il retrousse. Il babouine. Ça l'occupe beaucoup. Et, puisque nous allons passer un bon moment ensemble – maintenant c'est décidé – le mieux est sans doute que je le tutoie. Oh, pas un tu méprisant. Une façon de mieux le respecter. Il est mon égal, je suis son égal, mon alter ego si l'on préfère le latin.

Quand j'étais petit, ma mère me répétait « Arrête de faire le singe! » Je ne suis pas sûr d'avoir arrêté. Je babouine moi aussi. Et, puisque nous sommes dans les clichés les plus éculés, rappelons que l'homme descend du singe, parce que, pris d'une crampe dans la main, il a raté une liane. Moi je vais essayer de remonter à sa hauteur. Bon, une dernière, comme ça on sera tranquille avec les banalités: on n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces, je viens de dépasser largement les 80 ans, je suis définitivement à son niveau. Donc, on se tutoie.

Cela dit, pourrais-tu, ami babouin, te présenter à nos lecteurs avant qu'ils ne décident de

refermer le bouquin ? Rassure-toi, ce n'est pas un interrogatoire de police. Je ne vais pas te cuisiner. Autrefois, j'ai écrit des *Dossiers noirs de la police française* et ce n'est pas moi qui utiliserais ce genre de méthode. Mais je sais que tu es modeste, plutôt timide – ne baisse pas la tête ! – il faut te pousser au cul, alors un petit effort.

À vrai dire, je n'ai pas tellement besoin de toi. Avec Internet maintenant on sait tout, même ce qu'on n'a aucune raison de savoir et qu'on oubliera aussitôt. Les spécialistes – j'ignore quel nom on leur donne, des babouinistes peut-être – te classent dans la catégorie des *papios hamadryas*. Ils te décrivent comme un gros animal de couleur gris-marron au museau noir lisse et allongé semblable à celui d'un chien, avec une queue recourbée en point d'interrogation et parfois, quand tu es surpris, d'exclamation. Ta taille : un peu plus d'un mètre pour les adultes, davantage quand tu es debout. Des ongles, mais pas de griffes. Tu as les yeux orange planqués sous des sourcils broussailleux et rectilignes. Espèce rare ? Non, il paraît que tu es très courant – pardonne-moi, j'ai failli écrire que tu pullules – en Afrique et dans la Péninsule arabe. Tu vis en bande d'une cinquantaine d'individus et les mâles dominants ont, chez toi, une grande activité sexuelle auprès des femelles.

Stop, je sens que tu protestes. Le portrait-robot ne te convient pas. Toi, tu ne vis ni en Afrique ni en Arabie. Peut-être n'y as-tu jamais mis les pattes. Je t'ai rencontré dans la région parisienne.

Tu ne fais partie d'aucune bande – même pas d'une bande de marlous de banlieue – puisque tu es seul et, question sexe, à vrai dire, je crois que tu te serres plutôt la ceinture.

À vrai dire, à vrai dire – ne fais pas attention, c'est une expression que j'emploie souvent à tort et à travers, une sorte de tic verbal – au début de l'histoire, on ne sait pas si tu es un mâle ou une femelle. Je pourrais aller vérifier, mais ce serait déplacé et même franchement inconvenant. On a toutefois tendance à t'attribuer le sexe masculin, mais c'est seulement parce que, lorsqu'on ne sait pas, on dit plus facilement le singe que la singe. Les féministes apprécieront.

Pas mal comme début! Notre bouquin démarre plutôt bien, grâce à toi évidemment! Les lecteurs – il y en a déjà quelques-uns – commencent à te connaître. Ils voudraient te donner un nom, les singes ça s'appelle Coco ou Kiki, mais tu n'as pas de nom et n'en auras jamais: à vrai dire, en parlant de toi, on dira toujours « le babouin », un peu comme si de moi on disait « l'homme » ou plutôt, en raison de mon âge, « le bonhomme ».

Tiens, à propos de nom, puisqu'on a le temps – si, ne proteste pas, les lecteurs sont prêts à patienter un peu – je voudrais te raconter une histoire plutôt cocasse. Il y a une dizaine d'années, peut-être même un peu plus, à Bordeaux, un lama (je sais bien que c'est différent d'un singe) a été volé dans un cirque par cinq zignes éméchés qui sortaient d'une boîte de nuit. Histoire de se marrer

et d'épater la galerie, ils l'ont fait monter dans le tramway. Photos, selfies, vidéos. Le lama y prenait goût, il a fait un triomphe sur Internet. Mais ça ne s'est pas arrêté là, il a été invité à la télévision et interviewé, oui interviewé, par les plus grands présentateurs. Ils les a tous mis dans sa poche. Le buzz comme on dit maintenant ! Lui, il avait un nom : Serge, pour rappeler Serge Lama, le type qui chantait « Je suis malade ». Tu ne connais pas Serge Lama, jamais entendu parler, ça ne fait rien, laisse tomber. On n'écoute plus beaucoup le chanteur – il doit être presque aussi vieux que moi – et je ne sais pas ce que le lama est devenu. Aux dernières nouvelles, il avait regagné son cirque.

Donc, contrairement à Serge le lama, tu n'as pas de nom. Ni de date de naissance. Sauf dans les zoos – et encore – il n'y a pas de jour de venue au monde pour les babouins. Alors, on va se contenter de ta date d'apparition. Ça a de la gueule une date d'apparition ! Un avènement ! Une élévation ! Jésus est comme toi, ou plutôt tu es comme Jésus. Moi le non-croyant, j'ai d'ailleurs également écrit un livre sur lui : *Récit édifiant des activités d'un nommé Jésus*. Vous êtes mes deux personnages préférés, mes deux figures romantiques, pour tout dire mes deux potes. Lui, son expression favorite, c'était « En vérité je vous le dis », mais mon « À vrai dire », même si ce n'est pas aussi ronflant, ça tient la route !

Un jour donc, tu apparais. Il n'y avait personne et d'un seul coup tu es là ! On ne sait pas d'où tu

viens, Jésus non plus à vrai dire. Tu arrives, c'est tout. Lui, avec son naturel un peu vif, il surgissait. Regarde le souk qu'il a mis au Temple! Des tables renversées, des pièces de monnaie éparpillées, des marchands fouettés! Tu sais ce qu'il a dit à un prêtre chauve: « Le jour du jugement dernier, même tes cheveux seront comptés »!

Bon, toi, il est vrai que tu es moins bavard. Les sermons, les paraboles, les allégories, assurément ce n'est pas ton truc. Tu as d'autres tours dans ton sac. Les singes, c'est bien connu, sont plus intelligents que les hommes. Ils pourraient parler, ils en ont les moyens, mais ils ont décidé de la boucler pour éviter un grand travers humain: les malentendus.

Allez, une pause! Repos! Mine de rien, on a dû écrire une petite dizaine de pages. Pas mal pour un début. Ne forçons pas notre talent. On a déjà pas mal de personnages: toi bien sûr, la vedette, moi ton faire-valoir, Clint Eastwood, Chantal ma femme, Jésus et Serge Lama. Pour un premier chapitre, c'est bien rempli. Une affaire qui roule. On peut fermer la boutique. Provisoirement bien sûr.

II

Bon, deuxième chapitre! Tout le monde s'est bien reposé. En pleine forme. Reprenons l'histoire où nous l'avons laissée. Donc, toi, ami babouin, contrairement à Jésus qui, il faut bien le dire, était un peu frimeur, tu ne surgis pas de l'infini avec une auréole, tu te contentes d'apparaître tête-nue au coin du paysage. Tu te pointes peinard, plan-plan, pépère. Tu ramènes tranquillement ta fraise (ou ta banane, si tu préfères. Excuse-moi pour cette mauvaise plaisanterie, promis je ne recommencerai pas!)

Attends, pour une fois, je vais être précis. Nous sommes le 31 juillet 1995 du calendrier grégorien, celui justement de Jésus. Jour de la Saint-Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus. (Il commence à être encombrant, ce type!) Un lundi, début de la 31^e semaine de l'année régulière. L'heure exacte? Là, tu es un peu exigeant. Je dirai le matin assez tôt. Tu as raison, les apparitions, c'est mieux au lever du soleil. Ça laisse toute la journée de libre. Le soir, on déboule et on a juste le temps d'aller se coucher.

Où? À quel endroit? Non, pas comme Jésus en Galilée. Simplement, je te l'ai déjà dit, dans la banlieue parisienne. À Lardy, à 40 kilomètres au sud-ouest de Paris. Je peux même te préciser qu'il s'agit du département de l'Essonne. Aujourd'hui, à notre époque de chiffres, on dit « dans le 91 ».

Ah! si, je vais te donner une autre indication. Il fait très chaud dans l'Essonne cette année-là et même dans une bonne partie de l'Europe. Les gens parlent de canicule sans savoir ce qui va leur tomber sur la tête au siècle suivant. Mais 35 degrés à l'ombre, c'est déjà difficile à supporter. Surtout que la clim, celle qui fait encore monter la température générale, n'est pas encore répandue.

Lardy, tu n'as pas eu tellement le loisir de visiter, alors je vais te dire ce que j'en sais, d'autant plus qu'en vérité – tiens, je me mets à parler comme Jésus – je suis originaire du coin, enfin d'un coin qui se trouve pas très loin, à une douzaine de kilomètres. Voilà aussi pourquoi ton histoire de babouin m'intéresse. On revient toujours sur les lieux de son crime.

À cette date, en 1995, Lardy est une petite ville – non, pour être précis une bourgade de 4 000 habitants. Aujourd'hui, prolifération de l'espèce humaine oblige, il y en a presque 2 000 de plus. À l'époque, c'est surtout un ensemble de petits pavillons avec des jardins, le long d'une rivière, la Juine, qui est un sous-affluent de la Seine. On appelle fréquemment ses habitants des banlieusards, car ils s'entassent chaque matin

dans le train pour aller travailler à Paris ou dans une autre banlieue de Paris et reviennent le soir dormir dans leur petit pavillon. Des va-et-vient perpétuels qui, tu t'en doutes, n'améliorent pas la situation générale.

Bon, ça va, j'arrête mon cours de géo et d'écologie, tu vois à peu près le décor. Revenons au 31 juillet 1995. Beaucoup de pavillons sont fermés, car on est au milieu des vacances, et les gens, dès qu'ils ont un congé, ont tendance à filer vers des lieux éloignés qu'ils considèrent, à tort ou à raison, comme plus agréables.

En tout cas, il y a un pavillon au toit d'ardoises grises où les fenêtres peintes également en gris sont ouvertes, notamment celle de la cuisine. Une femme – histoire de mettre un peu de couleur, disons qu'elle est rousse – y prépare le petit déjeuner. Elle verse du café dans deux bols de faïence bleue, tartine une biscotte de confiture – oui, si tu veux, de la marmelade d'oranges amères – et regarde machinalement dans le jardin. Là, elle reste stupéfaite, à vrai dire complètement baba, estomaquée et même un peu plus. Sur la pelouse, entre deux massifs de rhododendrons, elle te voit, toi, l'apparition ! Tu es assis sur ton derrière et tu te grattes la tête ou autre chose, ce qui il faut bien l'avouer n'est pas très élégant.

La ménagère entre deux âges – c'est comme ça qu'on dit lorsqu'on ne sait pas grand-chose d'elle – se précipite dans la chambre où son mari, un blond, est en train de s'habiller.

– Vite ! Il y a un singe dans le jardin !

Elle n'a pas dit un babouin, parce qu'elle ne te connaît pas assez et à vrai dire n'aura guère le temps de te connaître.

Le mari, le blond, ne la croit pas, il pense qu'elle lui fait une blague, une sorte de poisson d'avril – oui, je t'expliquerai plus tard, c'est un truc qui comme le calendrier grégorien vient de Jésus! – Elle insiste, il finit par soulever le rideau et glisser un œil.

– Non, ce n'est pas un singe, c'est un gros chien!

Un gros chien! L'abruti, pas encore réveillé! Les blonds, c'est souvent comme ça! Les bruns aussi, remarque! Mais tu vois déjà les difficultés qu'on a dans la vie pour se faire reconnaître. Un gros chien! Pourquoi pas un cochon ou un raton-laveur! Avant toi Jésus a eu les mêmes problèmes. Quand il levait les deux bras en croix, on le prenait pour un équilibriste de cirque.

– C'est un chien! répète le blond. Je crois que je l'ai vu hier qui traînait sur le parking du supermarché. Il n'a pas un collier rouge et le nez aplati?

Le nez aplati! Lamentable! Désolant! Il te prend pour un bouledogue! À vrai dire ton apparition est un peu loupée. Pas assez travaillé ton plan de com'. Désolé de te le dire, mais Jésus a fait nettement mieux.

Tu as quand même de la veine: la femme rousse a de la suite dans les idées, elle insiste.

– Mais non, c'est un singe! Regarde, il est dressé sur ses pattes de derrière et il mange tes marguerites de Chine.

Bien joué! Ses marguerites de Chine achetées trois semaines plus tôt en promotion chez Vilmorin! Du coup, le blond regarde mieux. Peut-être même va-t-il chercher ses lunettes.

– Ah! oui, merde, mes marguerites de Chine!

Pas fameuse décidément ton apparition! Heureusement qu'il ajoute :

– Les chiens ne mangent pas les marguerites! C'est bien un singe!

Alors là, je suis obligé de reconnaître que pour la suite tu fais mieux que Jésus. Un quart d'heure plus tard, il y a foule dans la rue. Enfin, n'exagérons rien, une trentaine de personnes. Mais c'est déjà pas mal pour un lundi matin, en pleines vacances, dans une bourgade de banlieue de la région parisienne qui n'est quand même pas particulièrement peuplée. Il n'est pas sûr que « En vérité je vous le dis » ait fait mieux à ses débuts.

Toi, le héros de l'histoire – il faut bien t'appeler comme ça – tu as fini de te gaver des marguerites de Chine achetées chez Vilmorin. Pas question d'en abuser, ça reste un peu sur l'estomac ces trucs-là et ça finit par donner des diarrhées. Tu te déplaces vers le pavillon d'à-côté. Une apparition, tu l'as compris, ça doit avoir de l'allure, du style, de l'altitude même, et tu te juches sur le toit du dit pavillon. Un toit de tuiles rouges qui fait un beau contraste avec ton pelage gris-marron. Tu ressorts de façon étincelante dans le décor, d'autant plus que tu te détaches sur un ciel bleu immaculé. Bravo! Pas mal! Un bon point pour toi, tu t'améliores rapidement, c'est le métier qui rentre!

Trente humains qui t'observent, qui parlent de toi, qui t'admirent – mais oui! – ça te grise un peu. Jésus c'était pareil. Mais lui il pétait carrément les plombs. Toi, tu sautes de ton perchoir et t'avances en courant sur tes quatre pattes vers tes admirateurs. Tu es prêt à signer des autographes, à faire quelques selfies – non, c'est un fléau qui n'existe pas encore! – mais il faut croire que tu t'y prends mal, l'allure un peu trop décidée, le sourire trop affiché. Tu fais peur à tes fans qui s'écartent, certains même préfèrent se tirer.

– Il faut prévenir la gendarmerie! lance un plus foireux que les autres. Les singes, c'est des animaux qui peuvent être dangereux. J'ai vu ça à la télé. Ça mord, ça griffe! Les gendarmes sont équipés, ils vont le capturer!

Les gendarmes! Équipés! Le capturer! Je ne suis pas sûr que tu comprennes exactement ce qui se passe. Décontracté, tu continues d'avancer vers tes groupies qui sont pourtant de moins en moins nombreux.

À l'époque – on pourrait dire que c'était l'âge d'or de la tranquillité – il n'y a pas de téléphones portables, on ne peut pas joindre instantanément l'Australie ou le Béloutchistan. L'admirateur qui n'hésite pas à te cafarder – Jésus le sait bien, il y a des Judas partout! – court donc appeler de chez lui les gendarmes.

Tu ne connais pas encore les gendarmes et je vais essayer de t'expliquer de quoi il s'agit. Ce sont des types – en 1995 il n'y a pas chez eux beaucoup de femmes – qui sont chargés,

on ne sait pas très bien par qui ou alors on le sait trop bien, de faire régner l'ordre. Ils ont des uniformes et sont armés comme les militaires, ce sont d'ailleurs des militaires, et chez eux il y a des grades.

Je ne sais pas quel grade a celui qui reçoit le coup de téléphone. Je n'ai pas fait mon service militaire. En tout cas, il est incrédule. Il pense qu'on est en train de lui monter un bateau.

– Un singe à Lardy! Pourquoi pas un hippopotame dans la Juine!

La Juine, tu t'en souviens, c'est la petite rivière qui coule à Lardy.

Au téléphone, Judas insiste.

– Si, c'est bien un singe, et il a l'air dangereux!

Toi, qui voulais séduire les foules, c'est raté, on a peur de toi. De Jésus aussi à ses débuts, mais tu as vu la carrière qu'il a faite par la suite!

Les gendarmes, tu l'apprendras plus tard, c'est soit très lent soit très rapide. Là, c'est très lent. Pas spécialement convaincus, ils mettent du temps pour se rendre sur les lieux. Une bonne demi-heure, ce qui nous avance très nettement dans la matinée. Leur voiture bleue – tu verras, c'est une couleur que pour ton malheur tu retrouveras souvent dans notre bouquin – se gare enfin devant le pavillon aux tuiles rouges. Ils en descendent lentement, le revolver à la ceinture, le chapeau sur les yeux, comme les shérifs dans les westerns de Clint Eastwood.

Toi, tu as le pressentiment que les gendarmes et plus généralement les gens en uniforme, ce

n'est pas bon pour ta santé, et tu t'empresses de déguerpir.

Un gendarme plus futé que les autres – il y en a parfois – a eu le temps de t'apercevoir. Il ôte son chapeau, ça s'appelle un képi, à cause de la chaleur qui commence à taper, et conclut :

– C'est un pensionnaire du zoo de Saint-Vrain qui s'est échappé!

À vrai dire je ne t'ai jamais interrogé sur ce point et ne saurai jamais si tu venais d'un zoo ou non. Laissons planer le mystère. C'est bon, pour le suspense. Le singe qui venait de nulle part! Les gendarmes n'ont pas la même délicatesse. Grâce à la radio de leur voiture, ils posent directement la question à la directrice du zoo de Saint-Vrain, à une dizaine de kilomètres de là.

Elle est formelle.

– Non, il ne vient pas de chez nous! Nous avons vérifié, tout le monde était présent à l'appel de ce matin. Mais il a été aperçu hier près de la grille d'entrée. Un babouin papio, un mâle. Quelqu'un l'a sans doute abandonné avant de partir en vacances. Il a pensé qu'on allait le recueillir. C'est chaque année la même chose. Je vous envoie quelqu'un pour le neutraliser.

En une poignée de phrases, la directrice d'un zoo de banlieue vient de foutre en l'air beaucoup du mythe que tu étais en train de construire. Un peu comme si un soldat romain avait dit de Jésus « Je le connais, c'est un jeune de Bethlem qui passe son temps à glander. Il a piqué une mobylette! »

D'un seul coup, tu as une identité, un sexe, un pédigrée. Tu as été abandonné comme un vulgaire chien ou chat par des maîtres qui ne voulaient pas s'encombrer de toi à la plage ou à la montagne. En plus, la date de ton apparition est légèrement avancée, ce n'est plus le lundi 31 juillet 1995 dans un jardin à Lardy, mais le dimanche 30 juillet 1995 devant la grille du zoo de Saint-Vrain.

Console-toi, le dimanche c'est nettement plus favorable : jour du Seigneur, jour du repos consacré au service de Dieu. Un truc encore à Jésus. Ça porte bonheur. Moi, je suis venu au monde banalement un mardi. Pas fameux !

En plus, je t'ai dit que je connaissais le coin, j'y ai fait des balades en vélo et même des courses cyclistes. Saint-Vrain ou Lardy, Lardy ou Saint-Vrain, à vrai dire c'est à peu près la même chose. Des pavillons bien alignés, des petits jardins propres avec des marguerites de Chine achetées chez Vilmorin et des gens qui s'entassaient chaque matin dans le train pour aller travailler à Paris.

Lardy ou Saint-Vrain. Le 30 ou le 31 juillet. Après tout, ce n'est pas mal de laisser planer un doute sur le lieu et la date de ton apparition. Jésus ne procédait pas autrement. Un truc de marketing assez efficace. Un don d'ubiquité qui ne manque pas d'effet. Je suis là, je n'y suis pas. Vous me voyez, vous me voyez pas !

Mais, dans les paroles de la directrice du zoo de Saint-Vrain, il y a quelque chose d'inquiétant et même de fortement craignos : « Je vous envoie quelqu'un pour le neutraliser. »

Neutraliser, je ne crois pas que tu connaisses le mot. En la circonstance, c'est ce qu'on appelle un euphémisme, une litote si tu préfères. Neutraliser, ça veut dire plus que prier gentiment d'aller se faire voir ailleurs. Ce n'est pas forcément étendre pour le compte, mais ça se situe entre les deux. En tout cas ce n'est pas bon pour la santé.

Une vingtaine de minutes plus tard, le neutralisateur, un employé du zoo nommé Dany – tiens, un nouveau personnage pour notre livre! – est à pied d'œuvre dans la rue de Lardy. Casquette kaki sur le front – méfie-toi de ceux qui ont ce genre de couvre-chef – il a sur l'épaule un fusil de gros calibre. Tu vois, je te l'avais dit, neutraliser, ce n'est pas si neutre que ça.

Toi, tu as changé de place. Tu es maintenant un peu plus loin dans un jardin potager et tu déterres des carottes, ces racines rouges qu'apparemment tu ne connais pas, mais qui te semblent assez comestibles. Il paraît, mais tu ne le sais pas, que c'est bon pour la vue et aussi la mémoire.

– C'est bien celui d'hier! confirme le neutralisateur à casquette. Un babouin mâle – décidément on se préoccupe beaucoup de ton sexe – d'une trentaine de kilos (tu as maintenant un poids). Il a de longues canines, les femelles n'en ont pas.

– Vous allez l'endormir avec une cartouche hypodermique? demande le gendarme plus futé que les autres.

– Non, j'ai amené du gros plomb. C'est méfiant ces bêtes-là. On ne les approche pas

comme ça. Je vais me planquer, vous allez le rabattre vers moi et vous me ferez signe quand il sera à ma portée. Alors je l'ajusterai.

Tu vois ce que je te disais, il faut sacrément se méfier des neutralisateurs.

C'est d'ailleurs ce que tu fais instinctivement. Un type à casquette kaki et gros fusil, même s'il s'appelle Dany, ça ne t'inspire pas tellement confiance. Tu cours te planquer derrière une haie de troènes. Ça sent bon et tu en remplis tes narines. Mais il faut croire que ton fan-club te manque, car dix minutes plus tard, tu repointes le museau et avances lentement dans l'allée. Mètre par mètre d'abord, en regardant autour de toi, puis plus hardiment, une quinzaine de mètres et même une bonne vingtaine.

C'est la distance où le gendarme planqué derrière un buisson doit abaisser la main. En bon gendarme il le fait, et brusquement le neutralisateur surgit, son fusil braqué.

Hola! Tu as de bons yeux, peut-être grâce aux carottes, et tu l'aperçois. En un éclair, tu fais volte-face. Trop tard! Derrière toi, la détonation claque. Un bruit terrible, mais surtout une douleur atroce dans une patte arrière, celle de gauche. La vache! Tu vois, être le héros d'un bouquin ce n'est pas toujours marrant! Heureusement, cela ne t'empêche pas de courir et tu réussis à te mettre à couvert dans les fourrés.

– Je l'ai touché! Je l'ai touché! triomphe le neutralisateur. À la patte arrière gauche (lui aussi a une bonne vue, les carottes certainement).

Vous avez vu comment il a sauté. J'utilise des cartouches qui contiennent 140 plombs de 2 millimètres. Ça arrose. Obligatoirement il a reçu une giclée!

Le salaud! Oui, tu as reçu une giclée! Tu ne sais pas combien tu as chopé de plombs de 2 millimètres, pas eu le temps de compter, mais ça fait mal et ça saigne! Tu lèches le sang qui coule sur les poils de ta patte. La rivière, la Juine, est toute proche. Les babouins n'aiment pas beaucoup l'eau, trop froid, mais tu t'y plonges pour calmer la douleur et, sans attendre d'être sec, tu t'empresses de quitter ces lieux inhospitaliers. Adieu Lardy! Trop malsain, trop mal fréquenté, trop de mecs à casquette! Tu n'y reviendras plus.

Cependant, si tu avais d'aussi bonnes oreilles que de bons yeux, tu entendrais les protestations qui montent de certains de tes admirateurs. Ils entourent le neutralisateur, le nommé Dany. Les gendarmes, eux, sont repartis dans leur voiture bleue.

– Ce ne sont pas des méthodes! Vous pouviez l'endormir, le prendre au filet, le faire entrer dans une cage. En lui tirant dessus, vous auriez pu le tuer!

Dany le neutralisateur, un peu gêné, retire sa casquette, s'éponge le front, pose son fusil.

– Les babouins, c'est des bêtes dangereuses. Vous risquiez d'être blessés. Vous ne savez pas de quoi ils sont capables! Ils rentrent dans les maisons! Ils griffent, ils mordent. Pas question de faire du sentiment!

À vrai dire tes fans ne sont guère convaincus. On continue de discuter sur le trottoir, on critique l'initiative du téléphoniste Judas – Il n'est pas très aimé dans le quartier, celui qui a balancé Jésus c'était pareil à Jérusalem — puis chacun retourne chez soi, dans son petit pavillon. Cependant on ne sait jamais, cette nuit, par précaution, malgré la chaleur, les habitants de Lardy, même tes admirateurs, fermeront leurs fenêtres.

La nuit arrive effectivement. Fatigué – dans les livres les héros sont toujours un peu fatigués – tu finis par t'endormir en haut d'un arbre, calé à la fourche d'une branche, le menton penché sur la poitrine, les mains jointes sur le ventre. Jésus faisait pareil. Mais lui c'était pour ne pas se faire piquer pendant son sommeil la tunique sans couture à laquelle il tenait particulièrement.

Allez, nouvelle pause, on te laisse roupiller. On se retrouve tous demain !